

Échappées Belles, un autre regard sur l'âge

Les comédiens de la compagnie Adhok se sont échappés, hier, de la maison de retraite de l'hôpital.



« Ca me fait plaisir de vous parler, je me sens... vivante ! On devrait faire ça plus souvent », lance l'une des comédiennes. Une demi-heure plus tôt, le public patientait sur le parking de la maison de retraite de l'hôpital de Brest, où dans le cadre du festival DañsFabrik, le spectacle de rue intitulé *Échappées Belles - issue de secours* l'attendait.

L'histoire : sept résidents d'un âge mûr, dans leur maison de retraite, à l'heure du déjeuner. Soudain, l'un d'entre eux s'échappe par une porte de secours, laissée entre-ouverte. Semblables à des robots, ses compagnons le suivent. Débute alors une déambulation entraînant le public à travers les ruelles du quartier.

Rester gourmand de la vie

Peu à peu, les personnages, septuagénaires, passent d'une démarche

d'automate à une allure plus énergique. Ils se laissent aller à une phase de redécouverte, de renaissance. Ils entendent la musique, les bruits de la ville, l'agitation des voitures, redécouvrent la nature, un bout de jardin. Puis ils s'arrêtent pour prendre la parole face au public et se présentent tour à tour. « Ne boit pas, ne fume pas, a beaucoup d'amour à donner », énonce en souriant l'une des résidentes. Ils évoquent leurs joies, leurs peines, leurs souvenirs... Vient ensuite les craintes : « Parfois, j'ai peur de la suite. » L'autre ajoute : « Je ne sais plus, j'ai tout oublié, j'ai des fuites plein la tête. »

« Nous voulions apporter un autre regard sur le quatrième âge », explique Patrick Dordoigne, directeur artistique de la compagnie Adhok. « Notre but est d'aborder le thème du vieillissement. De montrer qu'à



À plusieurs reprises, les comédiens ont interagi avec le public.

tout âge on peut se réinventer, se créer de nouveaux souvenirs, rester gourmand de la vie. »

De leur côté, les animatrices de la maison de retraite disent apprécier l'optimisme qui se dégage : « Les résidents sont heureux de voir un

spectacle qui parle d'eux. Cela diffuse une belle énergie, c'est une ouverture sur l'extérieur, un moyen de les stimuler. »

Tantôt drôle, ironique ou émouvant, le spectacle interpelle, en résonance chez le public. « C'est magnifique...

Ca fait remonter des souvenirs, on se souvient de nos grands-parents, partis trop vite », confie Françoise, émue aux larmes. Le spectacle s'achève. Les comédiens embrassent le public, avant de monter dans une voiture et de s'échapper, toutes

fenêtres ouvertes, en clamant : « profitez de la vie ! »

Ce samedi 16 mars, le spectacle sera à nouveau joué à 11 h 11 et 15 h 15. Parking de l'Ehpad Delcourt-Ponchelet, à Brest.

C'est à voir

Chorus, l'art lumineux de la variation

Présenté au festival Les Humanités en 2012, voilà un spectacle qui avait fait bien plus que nous séduire... nous éblouir. Presque un an après, la magie allait-elle opérer de la même façon. La réponse est oui, sans conteste. *Chorus* est définitivement un spectacle universel qui nous offre ses ailes et nous élève. Remarquablement spirituel, c'est-à-dire fin, intelligent, élégant, sans oublier la touche d'humour indispensable à l'équilibre.

Au commencement étaient Bach, sa cantate BWV 384 et un mouvement d'ensemble comme le souhaitait Mickaël Phelippeau pour cette danse chorale. À partir du célèbre *Nicht so traurig, nicht so sehr*, le chorégraphe déconstruit, rembobine la mélodie, l'accélère, la parodie. Les variations sont multiples parce que les formes de relations le sont aussi. Inégalité du mouvement, parce que la vie est fragile. Accord des pas rythmés pour sentir le cœur battre d'une même pulsation. Enchaînement guidé par la musique.

« Il faut avoir un chaos en soi-même pour accoucher d'une étoile



L'Ensemble Voix Humaines vit une belle aventure avec le chorégraphe Mickaël Phelippeau.

qui danse » disait Nietzsche. Quitte à prendre quelques libertés d'interprétation, Mickaël Phelippeau porte en lui ce magma en fusion, cette créativité aux multiples couleurs qui sublime la matière des corps humains en corps célestes. Et quand l'un tombe, l'autre le relève, dans un élan de vague infatigable. Il s'agit bien là

d'une forme de *Zusammen Sein*. Les Allemands, que les artistes vont bientôt rencontrer chez eux, vont pouvoir ressentir à leur tour ce *Chorus* sans la moindre fausse note.

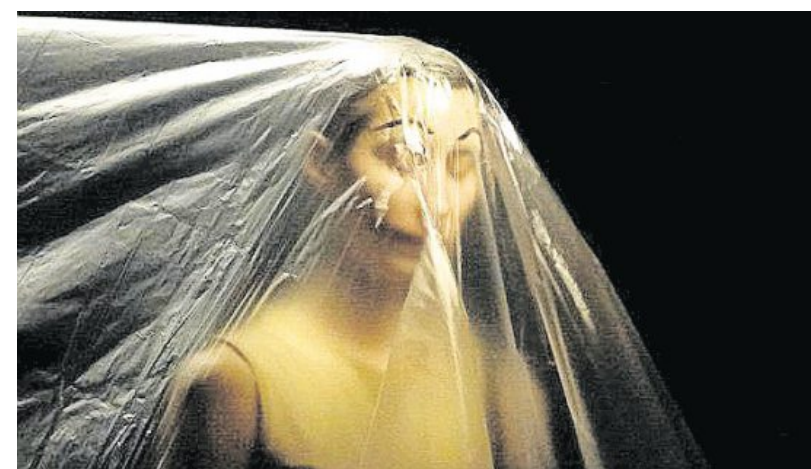
Ce samedi 16 mars, à 16 h et 21 h. Au Quartz.

Noces, un quatuor sous tension artistique

À l'origine, il s'agit d'une œuvre composée par Igor Stravinsky et chorégraphiée par Bronislava Nijinska, la sœur de l'autre. Aurélien Richard en a sucé la substantifique moelle pour sa propre création, bien ancrée dans le présent. Le pianiste-compositeur-chorégraphe revendique le *d'après* en le revisitant pour 26 postures, quatre danseurs et des musiciens.

Exit les pointes, les pieds sont nus. Les maquillages sont ceux de mimes aux traits structurés, comme tous ces gestes tendus à l'extrême qui laissent sourdre le moindre craquement dans les silences. Avec une belle liberté d'expression, Aurélien Richard s'est affranchi du *carcan postural* originel. Le geste prend une dimension d'épure extrême qui balaie la narration. Don, repli, poing sur le cœur, mouvements arrêtés pour mieux les valoriser, leur donner une force étymologique. Une précision au scalpel.

En contrepoint, la lumière, la scénographie et le son, personnages essentiels de ce spectacle exigeant, nous entraînent dans un univers fluide, tantôt opaque, tantôt translucide qui



Avec Edouard Pelleray, Yasmine Youcef, Marie-Laure Caradec, Enora Riviere.

donne à voir autre chose. Interrogeant notre réalité interne, notre subjectivité. Le long voile de plastique de la mariée a des allures de serre qui la protégerait du froid pour mieux la faire pousser, tout en l'isolant d'une vie de fantaisie. La fin est tournée vers l'espoir.

L'ensemble est magnifique, servi par des danseurs élastiques, lancés dans l'espace comme des traits d'un

destin maîtrisé. Stravinsky et Nijinska n'auraient pas renié cette vision éclairée.

Ce samedi 16 mars, à 21 h. Au Quartz. Aujourd'hui également, à 12 h 30, à l'Auditorium du musée des Beaux-Arts. Conférence *Écran de danse* avec Aurélien Richard par Edwige Phitoussi.

On a vu

Chloé Moglia, corps et âme en suspension

Dans *Opus corpus*, sans doute l'un des spectacles les plus intenses de ce DañsFabrik, Chloé Moglia est « simplement » époustouflante. Un trapèze pour tout accessoire, son corps sculpté exposé dans une proximité troublante. Un solo d'ombres et de lumières, où muscles et souffle ne font qu'un. Cisellant ses gestes minimalistes, à la limite du perceptible, avec une patience infinie, Chloé Moglia rend perceptible le moindre mouvement, le moindre tremblement.

Vision géométrique parfaite, son corps dans l'espace lutte contre l'attraction terrestre. Suspense. Tension. Se livre un combat subtil et sans pitié entre ces deux forces de la nature, l'humaine et la terre. Équilibre des énergies, répartition des poids, rétablissement miraculeux.

Veines tendues, abdos puissamment contractés, cheveux dénoués, la trapéziste, suspendue d'une seule main, atteint la perfection. Sacrée performance.



Betty Tchomanga, présence en Grammes

Tout au long de *Grammes*, on comprend parfaitement pourquoi le chorégraphe brestois Gaël Sesboué, lors des auditions, a flashé sur elle et sur elle seule : Betty Tchomanga. Quelle magnifique danseuse, quelle fantastique interprète... Dans ce solo en dix tableaux, subtilement écrit pour et avec elle, on se laisse guider sur le chemin formé par ses pas, on se laisse emporter par son puissant pouvoir d'évocation.

Tour à tour légère ou grave, proche ou lointaine, Betty Tchomanga se métamorphose : apparition en apesanteur, esprit de l'air ou de la terre, corps soumis à la gravité ou profondément enraciné, psyché capricieuse ou douce présence. La danseuse joue de toutes les nuances de son expressivité. Se dessine une histoire de la féminité, traversant les siècles en quelques instants-clés.

En ressort un passionnant tableau central particulièrement réussi : la voix de Curtis Mayfield s'élève sur le



plateau. C'est un extrait de la bande originale du film de Blaxploitation *Superfly*, dans lequel le célèbre chanteur-musicien-compositeur décrit son propre processus de création. En écho à la musicalité de la voix de l'artiste funk afroaméricain, Betty Tchomanga s'en fait la présence physique. Et la danseuse de remettre en jeu sa propre danse. Magique moment de fusion et de révélation...

Volt(s) Face et décharge électrique

Pour les avoir vus et entendus à plusieurs reprises dans l'enceinte de la Carène, on connaissait déjà l'intensité musicale et physique déployée par le trio Papier Tigre.

Leur capacité à provoquer des secousses sensorielles dans les corps du public n'étant plus à démontrer, restait à savoir comment allaient réagir ceux des danseurs de la compagnie Kubilai Khan Investigations.

Victoria Andersson, Idio Francisco Chichava, Peter Juhash et Csaba Varga se sont laissés traverser par les puissantes ondes sonores diffusées par les trois musiciens. Des corps victimes de décharges électriques de différentes intensités qui rythmaient les gestes des danseurs. Eux imposaient avec virtuosité leurs courbes chorégraphiques tantôt fluides, tantôt brisées.

Si le dispositif mis en place par le chorégraphe Frank Micheletti tend, par moments, à s'essouffler, il n'en demeure pas moins excitant.

